

BULLETIN DU CHTV

N° 7, JUIN 1983

« Jean d'Arcy »

Hommage d'Henri Spade



Jean d'Arcy

Hommage d'Henri Spade

Un intérim qui nous remplissait d'espoir

Au milieu de 1952, lorsque Jean d'Arcy arriva rue Cognacq-Jay, on comptait en France une vingtaine de milliers de récepteurs. À son départ, presque sept ans plus tard, leur nombre approchait le million et demi. Dans le même temps, le budget des programmes était passé de 240 millions à un milliard 470 millions de francs.

Je ne cite ici ces seuls chiffres que pour le rappeler, la télévision que dirigea Jean d'Arcy fut une entreprise artisanale, dont la mode avait peine à s'installer, surtout dans la bourgeoisie et l'intelligentsia qui la bou-daient fort, quand ils ne la dénigraient pas — une parente pauvre de la radio dont les agents partaient encore souvent pour ses studios comme vers l'exil — et pour les fonctionnaires financiers une dévoreuse dont le réseau à établir et les équipements à compléter coûtaient assez cher pour qu'on ne gaspillât point les deniers de la redevance dans les programmes.

Et pourtant ce fut l'âge d'or, "le temps des incunables", comme devait le définir plus tard Albert Ollivier, l'époque où, sortant de sa forteresse sans fenêtres, la télévision s'ouvrit sur la vie.

S'en souvient-on ? À son arrivée, Jean d'Arcy avait été nommé à la direction des programmes par intérim. Depuis le printemps de 1949 j'avais déjà vu passer trois directeurs. Et cet intérim nous remplissait d'espoir : comme en France, il n'est, paraît-il, que le provisoire pour durer, nous en concluions que ce directeur-là allait être le bon. Et nous ne nous trompions pas.

Il existe une photographie où l'on voit Jean d'Arcy aux côtés de Pierre Lazareff et de Jean Pignol. Celui-ci commente sans doute le conducteur d'une émission de "Cinq Colonnes à la Une". Lazareff, les lunettes sur le front, est penché sur le document, qu'il semble lire à l'envers, en bon journaliste. Jean d'Arcy écoute, la main tenant la cigarette collée à ses lèvres, selon son habitude. Il ne regarde pas tout à fait Jean Pignol, ses yeux le dépassent, portés plus loin. Il écoute et, en même temps, il rêve, attentif à la fois à l'instant et à l'avenir, comme nous l'avons toujours connu.

Donc, il devait rester près de sept ans en poste et, comme cette permanence coïncida avec le développement des moyens de production, de l'infrastructure et de l'audience, il put faire prendre à notre télévision des directions essentielles, fussent-elles profondément marquées par ses propres goûts.

Sans doute ne revint-il pas au style familial de Jean Luc, aux réunions collectives d'orientation, aux conférences de programme analogues aux conférences de rédaction d'un quotidien. Il choisit quelques hommes pour le conseiller, qui furent tous des réalisateurs. Tout au long de son règne, il s'appuya sur ce petit groupe. Mais comme il s'agissait d'hommes de talent, les programmes ne s'en portaient pas plus mal. Tout au plus, les réalisateurs prirent-ils alors l'habitude de croire que toute la télévision reposait sur leurs épaules, et se préparèrent-ils ainsi, pour des années plus proches de nous, quelques épreuves pénibles. Ils n'avaient pas compris que si Jean d'Arcy travaillait avec eux, plus qu'avec les auteurs par exemple, c'est parce que les réalisateurs, par leur technicité, lui permettraient, mieux que les auteurs, d'atteindre son but, qui était avant tout d'abattre les murs de la forteresse sans fenêtres. D'ailleurs, si un auteur s'avérait capable d'aller de l'avant dans ce sens, Jean d'Arcy le soutenait aussi bien.

Il nous était apparu comme un homme pas très grand, assez nerveux, de santé parfois troublée, qui se tassait au fond de son fauteuil et semblait ainsi toujours prêt à bondir sur l'idée qu'on lui apportait. Il aimait tout entendre, y compris les vérités les plus dures. Quand ils déjeunaient avec lui, Desgraupes et Dumayet — qui retrouvent volontiers de temps en temps des manières de khâgneux chahuteurs — se disaient l'un à l'autre : "As-tu emporté le fouet pour le directeur ?" Mais lui les écoutait, s'informait et découvrait sa vérité sous la légèreté des propos. Notre jeunesse ne l'effrayait pas, il n'hésitait pas à confier au plus turbulent d'entre nous la responsabilité de diriger une section de production sans lui enlever celle de ses réalisations, et François Chatel put ainsi lancer toutes les émissions en direct qui leur tenaient tant à cœur à tous les deux. Jean d'Arcy voyait tout, savait tout (à l'époque, c'était encore possible), annotait tout. Pas un rapport d'écoute qui ne nous parvint sans qu'il eût approuvé telle remarque ou biffé telle autre. On recevait de lui des billets courts, des instructions nettes. Après une émission parvenait sa carte, avec un mot d'approbation ou de critique, mais toujours d'encouragement. Il analysait juste et, puisqu'il acceptait de tout entendre, se permettait de tout dire. Jaloux de ses secrets, il aimait à percer ceux des autres, et, quand il vous avait deviné, il était content comme un enfant de vous le prouver. Si les éclats de Chatel le ravissaient, les allures mystérieuses de Rossif le comblaient d'aise, et Frédéric, qui dirigeait alors la section des films du commerce et avait son bureau au septième étage, entraînait chez lui par la fenêtre du balcon, à l'insu des secrétaires. Très vite, on n'avait plus appelé Jean d'Arcy que "le baron" : c'était son titre. Mais aussi dans un autre sens, le baron ne fut-il pas avant tout le premier complice véritable de la télévision ?

Il fut l'apôtre des reportages en direct, des émissions publiques de variétés, des dramatiques réalisées en décors naturels : le métro, les égouts, la Tour Eiffel, les mines, les trains, tout y passa. Il consumma le mariage de la télévision et de la vie, dont le couronnement de la reine d'Angleterre, le 2 juin 1953, fut le signe éblouissant. On le comprit, ce jour-là, lorsque dans la première édition de France-Soir s'étala en première page, à 11 h 30, l'image morte et striée d'un bélinogramme reproduisant un événement que nous avons vu s'accomplir sous nos yeux deux heures plus tôt, à l'instant même où il naissait. La mutation de la presse française commença en cet instant : la presse de commentaire allait prendre le pas sur la presse d'information et celle-ci, pour survivre, devrait faire appel au texte comme à la bande dessinée.

Le couronnement n'avait d'ailleurs été que la transformation d'un essai réussi. Aussitôt le convertisseur de définitions mis en place, Jean d'Arcy, encore intérimaire, avait lancé l'idée d'une semaine d'échange franco-britannique de programmes qui se déroula au début de juillet 1952 et à laquelle nous participâmes presque tous. Ces efforts allaient aboutir, on le sait, à la création de l'Eurovision, sans doute l'œuvre majeure de Jean d'Arcy. En juin 1954, se déroula donc cette fameuse semaine européenne qui coïncida avec les courses d'Ascot, la coupe du monde de football qui se déroulait en Suisse, cette année-là, et évidemment avec la grande saison de Paris qui n'avait pas encore été tuée par les week-ends à la campagne. "Mon rêve, déclara Jean d'Arcy, à cette occasion, serait de pouvoir réaliser un jour en direct Paris-New York et Paris-Moscou". Son rêve est aujourd'hui devenu notre réalité.

Cette orientation que Jean d'Arcy donna à la télévision était due sans doute à la manière dont il utilisait les moyens techniques, mais aussi, je l'ai dit, à ses goûts. Il n'aimait pas la musique, par exemple, et quand il consentit à créer une émission lyrique, en 1954, il ne lui offrit que des possibilités très modestes. Je ne suis pas sûr qu'à l'origine il ait accordé dans son esprit une importance primordiale aux dramatiques en studio, sans cela il n'eût pas affirmé, en 1953 : "La télévision n'est pas le cinéma à domicile, son rôle est de transmettre l'instant et de donner au spectateur d'être par procuration présent partout à la fois. Le cinéma est un art d'enregistrement, la télévision un art de transmission, sans que l'on doive pour cela en négliger les qualités plastiques et esthétiques. Mais jamais la télévision, quel que soit son mode de gestion, ne pourra disposer des moyens énormes du cinéma."

Pour lui, il n'était pas encore question d'un art d'expression, mais tout ceci ne l'empêcha pas, quand il en eut la possibilité, de lancer en 1956, avec l'aide remarquable d'André Franck, un programme dramatique qui

allait donner naissance à l'École des Buttes-Chaumont, ni d'octroyer plus de moyens aux émissions lyriques. Il était de ceux qui aimaient à être convaincus par des arguments forts et qui, en y résistant longtemps, vous contraignait à en trouver de plus forts encore. Alors, quand il était bien sûr qu'on avait poussé l'idée à bout, qu'on s'était bien battu pour elle et qu'en ayant ainsi fait le tour, on ne lui avait pas trouvé de défauts puisqu'on y croyait encore, il vous donnait le feu vert, et n'y revenait plus.

Pour faire avancer la machine, il la conduisait en surchauffe pendant un moment, et la laissait souffler. À y réfléchir, Jean d'Arcy roda la télévision comme une voiture, en poussant des pointes, en revenant à la limite permise, ou en dessous, puis en repartant de plus belle, quand le moteur tournait bien rond. C'était la bonne tactique à employer avec des services qui, par définition, aiment la vitesse de croisière. Elle a toujours servi depuis.

Ainsi, à la rentrée de 1953, Jean d'Arcy ne disposait encore que de deux cars de reportage. Il leur fit faire le travail de trois : aux émissions publiques "36 Chandelles" et "La Joie de Vivre", au reportage de la messe dominicale, aux émissions extérieures de Margaritis, aux premiers essais de retransmissions sportives, il ajouta "Place au Théâtre" qui devait faire sortir de l'anonymat de la Comédie Française Robert Hirsch, Jacques Charron et Robert Manuel, une autre émission de variétés le samedi, les reportages sur les champs de courses, des visites d'Étienne Lalou dans les banlieues et d'Aimée Mortimer dans les musées, des enquêtes en direct un peu partout. Si bien que, lorsqu'il eut à sa disposition deux nouveaux cars, il put en demander d'autres. Ceux-ci figuraient dans les prévisions budgétaires du ministre Emile Hugues, à 78 millions l'unité. À la rentrée de 1953, en effet, la télévision française comptait sur deux studios, deux cars, dix-neuf caméras électroniques (y compris celles qui étaient en panne) et la B.B.C. sur cinq studios et six cars. Le rapport ministériel chiffrait nos besoins d'équipement à 17 milliards, invitait le Parlement à relever le montant de la taxe à 4 650 AF. Un député, Robert Buron, proposa de suivre l'exemple britannique, et de permettre à la R.T.F. d'accepter la publicité de marque. À cette époque, les cartes n'étaient pas encore distribuées pour ce jeu-là, et le service public pur et dur continua à s'autofinancer, la priorité étant donné bien entendu au réseau. Et que les gens de programme s'arrangent avec leurs trois sous. Il fallait faire la cuisine avec les restes, et pourtant, à force d'imagination et d'enthousiasme, nous réussissions à ne jamais servir de réchauffé. Il est vrai que le direct nous l'interdisait.

Naturellement, Jean d'Arcy employa une méthode semblable pour augmenter la durée hebdomadaire des programmes. Au début de 1953, ceux-ci couvraient en moyenne trente heures, et la télévision fermait un mois en été. En 1954, il n'y eut plus d'arrêt. En 1955, la durée des programmes dépassa 49 heures, et 51 heures en juin. En mars 1956, elle était retombée à 44 heures, pour remonter à 48 heures en juin, à 50 en mars 1957 et atteindre 54 en avril, 57 en juin, et se stabiliser ensuite autour des 50 heures. Mais en août, on émettait pendant 35 heures 30. Au début de 1959, nouvelle poussée jusqu'à 55 heures. Des coups de boutoir, un recul partiel, puis un autre progrès. Les bonds créaient la surchauffe, établissaient un besoin, dont la satisfaction définitive était préparée par les retraits.

Pour citer encore quelques chiffres de cette époque, rappelons qu'au jour du couronnement, le 2 juin 1953, il y avait en France 45 000 récepteurs déclarés, contre 26 millions aux USA. Mais, dès la rentrée, le chiffre de ventes atteignait chaque mois 4 000 à 5 000. Si la B.B.C. consacrait un milliard aux programmes et 300 millions à l'exploitation, nous devions consacrer 900 millions à celle-ci contre 400 aux programmes.

Jean d'Arcy avait présidé au mariage de la télévision avec la vie, en tirant du direct tous les effets qu'on pouvait en attendre. Le réalisateur de ce temps-là garde une certaine nostalgie du direct, même si d'innombrables contraintes limitaient ses ambitions. Certes, il ne voyait pas ce qu'il faisait, en dehors de l'instant où il le faisait (et encore était-ce d'un regard bien furtif). Mais toute émission lui paraissait tolérable, dès lors qu'il avait accompli cet exploit, autant physique qu'intellectuel, de l'avoir menée à son terme, en dépit des innombrables incidents et des pannes dont des techniciens d'une habileté diabolique effaçaient de leur mieux les conséquences.

Et, pour l'histoire de la télévision française, c'est un signe que Jean d'Arcy partit au moment où le direct allait perdre de son importance. Dès 1960, le magnétoscope remplaça le kinescope aux images laiteuses et fragiles, et la production se diversifia entre vidéo et film. Une page était tournée, celle de la télévision artisanale. Bientôt naîtrait une télévision plus industrielle, avec ses trois chaînes et ses problèmes par conséquent multipliés étrangement plus que par trois.

Pour autant, Jean d'Arcy ne la quitta pas. À New-York, il continua à rêver d'elle et à ces Paris-New York et Paris-Moscou qui, un jour, prolongeraient ses premiers Paris-Londres de l'Eurovision par la Mondiovision pour laquelle il ne cessa d'œuvrer. Ainsi nous revint-il un jour, prêt à devenir, lui, homme de télévision de base, un homme de la communication totale. Il avait d'abord travaillé pour le monde de Mc Luhan, au détriment peut-être de la galaxie Gutenberg. Ayant parcouru son chemin, il savait que le monde de Gutenberg et celui de Mc Luhan, en s'interpénétrant au niveau de la distribution, allaient devenir complémentaires.

Mais je voudrais, pour en terminer avec ces quelques notes, revenir à l'homme.

Les rapports avec lui n'étaient pas toujours faciles, sans doute parce que nous étions jeunes, enthousiastes, et donc parfois intolérants. La télévision fut l'aventure de notre génération, comme d'autres connurent auparavant celles du rail, de l'automobile ou de l'aviation et comme celle d'aujourd'hui commence à vivre les aventures de l'espace et de l'informatique. Mais c'est une chance pour nous d'avoir eu Jean d'Arcy à notre tête. Bien sûr, il apprenait les choses en même temps que nous ; il en découvrait plus vite, sinon toute la finalité, du moins l'orientation puisqu'il pouvait, à son rang, en faire la synthèse. De là, parfois, quelques difficultés à le convaincre. Pourtant il ne nous brusquait pas. À peine, quand l'expérience était accomplie disait-il, en se penchant légèrement en avant, les coudes appuyés sur son bureau : "Et maintenant ?" Ainsi l'on progressait. Au pupitre, dans ces régies surchauffées, où les sons du plateau et des micros d'ordre se mêlaient aux cris du réalisateur ou de la scripte, nous devinions parfois sa présence : adossé à la porte, dans notre dos, il suivait le jeu des images sur les écrans de contrôle. Sinon, nous le savions dans son bureau, travaillant devant son récepteur en suivant pourtant l'émission d'un œil qui voyait tout.

Nous nous sentions, malgré notre terrible angoisse, en confiance.

La confiance qu'il nous faisait, exigeante et rigoureuse.

Ah oui, c'était l'âge d'or...

Henri Spade, 6 juin 1983